

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une fresque impressionnante

Claude Jasmin, *La vie suspendue*, Montréal, Leméac, 1994, 168 p., 14,95 \$.

Adrien Thério

Number 75, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1994). Review of [Une fresque impressionnante / Claude Jasmin, *La vie suspendue*, Montréal, Leméac, 1994, 168 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (75), 22–23.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une fresque impressionnante

Vous allez croire que les récits qui forment ce roman ou cette autobiographie sont morbides, macabres, désespérants et quoi encore ? Détrompez-vous.

ROMAN
Adrien Thério

J'AURAI PU DIRE «UNE B.D. IMPRESSIONNANTE», puisque le narrateur, Jasmin ou Jaspin, est dessinateur, peintre à ses heures, décorateur et tant d'autres choses. C'est pourquoi le mot «fresque» est pris ici dans les deux sens. Évidemment, même si on lit à la page titre que *La vie suspendue* est un roman, n'importe quel lecteur va se demander, après avoir lu cinq ou six pages du livre, s'il s'agit d'un roman ou d'une autobiographie déguisée. Déguisée ? Presque pas. Certains noms ou prénoms sont changés mais, dans la plupart des cas, l'auteur garde l'un des deux, de sorte qu'il est facile de reconnaître le personnage. Par exemple, le directeur de Duméac, Yvon, devient Dubé au moment opportun. Ainsi de suite. Enfin, roman ou autobio déguisée, cela a peu d'importance. L'important, c'est le récit lui-même. Y a-t-il des sujets plus classiques ? Ce n'est pas tout de traiter des sujets classiques, encore faut-il y mettre de la substance. Voyons un peu.

Cet auteur de b.d., à la fin d'un février maussade, vient présenter à son éditeur Duméac un nouvel album. Il en est fier à juste titre. Il a, dans cet album, réinventé la création du monde en six jours, pour se reposer le septième comme on dit dans la Bible. C'est donc en quelque sorte un paradis terrestre qui s'étale sous les yeux de l'éditeur. Mais au même moment, un coup de fil rappelle l'auteur de la b.d. à l'ordre. Il faut vite rentrer à la maison, c'est urgent. Et nous voici confrontés à la mort, dès la deuxième page. Sa première femme, qui n'avait pas accepté le divorce — et menaçait de se suicider — est passée à l'acte. Elle s'est ouvert les veines dans sa baignoire. Inutile de vouloir habiter un paradis terrestre quand le mal et le bien se font la lutte sur la terre et que les maux qu'ils engendrent nous ramènent à ras le sol. C'est le premier chapitre de sept où nous nous retrouverons chaque fois en face de la «grande faucheuse». Après la mort de son ex-femme, nous aurons le récit de la mort du père, de la mère, de la mort du beau personnage de père de famille que l'auteur s'était fabriqué, de la mort de tante Alice, de la dérive lente d'Yvette, une secrétaire très efficace. Et ce n'est pas tout. Entre ces récits presque merveilleux (je sais, c'est

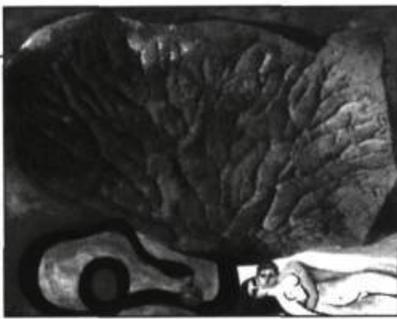
contradictoire) de ces descentes aux enfers, il y a ces sept chapitres, que l'auteur appelle «tombeaux», c'est-à-dire de courts récits racontant la mort d'une connaissance, d'un ami réalisateur à la télévision, d'un beau jeune homme prometteur.

Vous allez croire que les récits qui forment ce roman ou cette autobiographie sont morbides, macabres, désespérants et quoi encore ? Détrompez-vous. Ils sont écrits d'une main habile, presque de main de maître, qui nous ramène sans crier gare à la beauté des sites de l'enfance ou de l'adolescence, à la beauté des gestes faits par les victimes d'aujourd'hui. Jasmin avait embelli son jeune âge dans *La petite patrie*. Avec l'album inachevé où il rêve de transplanter le paradis terrestre, il essaie encore d'inventer une jeunesse éternelle. Jasmin ne peut s'empêcher de vouloir rester jeune. Mais il se rend compte que les merveilleuses années d'autrefois ne reviendront plus et il décide ici de raconter les choses telles qu'elles se sont passées. Il faut faire face à la réalité. Il est temps de dire la vérité sur ce père peu connu et replié sur lui-même, sur la mère qu'il n'a pas réussi à aimer comme elle le méritait. Notre Jaspin, continue à crier, à vitupérer, à s'emporter contre lui-même et les siens, à blâmer puis à s'excuser.

Certaines scènes, devant la mort, sont d'un réalisme presque insoutenable, comme la description des derniers moments de la mère ou du père, par exemple. Mais aussitôt, les souvenirs reviennent à la mémoire. La mère n'a pas toujours été vieille, elle n'a pas toujours eu quatre-vingt-sept ans et n'a pas toujours été sur le point de mourir. Avec sa ribambelle d'enfants, elle réussissait à trouver la vie belle :

Épuisée, le soir venu, cette femme chantait : «C'est l'angélus, c'est la montée du soir...», cette femme avait un cœur, elle pleurait et elle riait. Elle aimait la vie, elle maugréait aussi mais elle se consolait, [...].





Voilà comment le narrateur nous fait oublier la solennité de la mort par la solennité de la vie.

La vie, après tout, n'est-ce pas ce qui compte le plus ? Et n'est-ce pas aussi ce qui passe le plus vite ? «J'en fais trop. L'urgence de quoi ? Je sens bien que ma vie s'achève. Ai-je peur ? Je me secoue. Je résiste. Un air de jadis, à la radio, me fait fondre.» Et le regret qui revient comme un leitmotiv :

Nous avons été cruels sans bon sens au Québec dans les années 60. On a tout jeté par-dessus bord et nos parents se sont tus. [...] Nous n'avons pas su construire un pays, une société nouvelle.

En fait, le narrateur navigue constamment entre la vie d'autrefois, où tous les espoirs étaient permis, et la vie d'aujourd'hui qui le conduit vers la vieillesse. Il se sent désemparé. Il voit les nouvelles générations qui montent et veulent leur place au soleil. Va-t-il baisser les bras comme nos parents l'ont fait ? C'est ne pas connaître cet auteur de bandes dessinées (tous ses romans sont des bandes dessinées). Il est toujours prêt à enlever sa veste et à se remettre au travail. Autrefois, la télévision, aujourd'hui la radio. Il peut continuer à gueuler contre tout et contre tous. Cela lui permet de se sentir utile et surtout de croire encore à la vie. Surtout qu'il a «sa Rachel» qui le rejoint chaque soir à la maison. Après une visite à Yvette, la mère acadienne de Rachel, il se sent affaibli. Un centre pour vieillards, évidemment, ce n'est pas un rye-whisky sur glace. Et le narrateur de nous dire :

C'est facile de survivre à ces visions. Il s'agit de ne pas y penser. Nous rions encore. La vie est forte. C'est pour dans cent ans notre vieillissement à nous, pas vrai ? On rigole. Je soulève Rachel quand elle revient du boulot, je gueule : «Je t'aime. La vie est belle. On a tous le rude devoir de vivre, de croire au bonheur jusqu'au bout.»

Jasmin ou Jaspin a réponse à tout et on est porté à le croire sur parole tant il met de la vie dans ces récits où il y a bien entendu de la tristesse, mais aussi une joie de vivre qui semble claquer au vent. Les mots déboulent, c'est le cas de le dire, les phrases courtes se succèdent sans qu'on sente le moindre effort. Pourtant, il a fallu un bon concepteur, un excellent bédéiste pour organiser, charpenter un pareil récit. J'avoue que j'ai été pris du commencement à la fin. C'est un des plus beaux livres que j'ai lus ces dernières années. Et je répète qu'il ne s'agit pas, malgré tous ces morts, d'un livre triste. Dans le fond, c'est «l'album suspendu» qui devait refaire le paradis terrestre qui a été remplacé par *La vie suspendue*. On doit s'ennuyer terriblement dans un paradis terrestre quand on ne peut apprécier ce qui fait du bien ou ce qui fait du mal. Il vaut mieux être réaliste et prendre plaisir à cette «vie suspendue» même si elle est souvent cruelle.

Grimoire de l'art, grammaire de l'être

Louis Francoeur et Marie Francoeur

L'oeuvre d'art ne semble-t-elle pas un véritable grimoire, une énigme insoluble pour l'entendement ?

Les auteurs de *Grimoire de l'art, grammaire de l'être* proposent un modèle théorique original inspiré de l'oeuvre du logicien américain Charles Sanders Peirce, qui permet de décrire la nature de l'oeuvre d'art et les règles qui en guident la création et la récréation.

378 pages, 30\$

Grimoire de l'art grammaire de l'être

Louis Francoeur Marie Francoeur

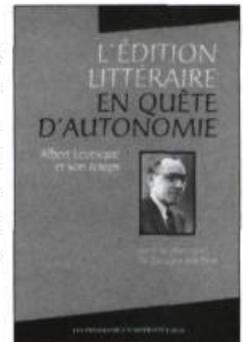
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL QUÉBEC

L'Édition littéraire en quête d'autonomie. Albert Lévesque et son temps

Sous la direction de Jacques Michon

L'histoire des Éditions Albert Lévesque et de ces petites maisons d'édition littéraire qui, avant la Révolution tranquille, partagées entre un clergé puissant et une société dominée par les partis politiques, tentent de faire valoir leur droit à publier des livres hors des sentiers battus.

216 pages, 28\$



Les Origines du français québécois

Sous la direction de Raymond Mougeon et Edouard Beniak

« En cette période incertaine de la vie politique canadienne où l'on s'interroge sur la spécificité du Québec, les recherches sur l'implantation du français en Nouvelle-France et sur la genèse du français québécois, apparaissent comme une dimension importante de la réflexion scientifique sur l'évolution passée et à venir de la nation québécoise. »

334 pages, 38\$



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL



En vente chez votre libraire ou chez
Distribution de livres Univers
 845, rue Marie-Victorin
 Saint-Nicolas (Qué.) G0S 3L0
 Tél.: (418) 831-7474 Téléc.: (418) 831-4021
 1-(800) 859-7474